



HAL
open science

Paradoxes et redéploiement du style simple à l'âge classique

Laurent Susini

► **To cite this version:**

Laurent Susini. Paradoxes et redéploiement du style simple à l'âge classique. La Simplicité. Manifestations et enjeux culturels du simple en art, dir. S. Jollin-Bertocchi, L. Kurts-Wöste, A.-M. Paillet et C. Stolz, Paris, Champion, 2017. hal-02502551

HAL Id: hal-02502551

<https://hal.science/hal-02502551v1>

Submitted on 9 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PARADOXES ET REDÉPLOIEMENTS DU STYLE SIMPLE À L'ÂGE CLASSIQUE

La période préclassique fut, selon Bernard Beugnot, marquée par la « précellence », en prose, du style moyen. Il en voit d'ailleurs deux indices, autant que deux effets, dans la contemporaine « amput[ation] » de « la rhétorique traditionnelle », soudain minée par des « doutes explicites sur la spécificité et sur l'utilité du langage poétique » ; et dans cette « redistribution des codes » alors observée « à l'intérieur du style moyen », dont se révèle l'« aptitude à englober » et à conquérir « toutes formes »¹.

Comme l'a cependant montré Marc Fumaroli, la redécouverte et la montée en puissance des arts de la conversation et de la correspondance familière à l'âge classique n'ont pas été rendues moins possibles par la promotion du style moyen que par celle de ce même style simple qui informait déjà le *sermo pedestris* horatien². Et aussi bien est-il fort probable que ladite « précellence » du style moyen à l'âge préclassique ait par ailleurs favorisé l'accès du style simple au premier rang des débats et des perplexités rhétoriques de la seconde moitié du XVII^e siècle, en manifestant l'urgence de le redéfinir à nouveaux frais.

De l'ampleur de cette refondation à l'âge classique, les « archives » religieuses plutôt que « galantes » ou simplement mondaines, se font sans doute l'observatoire privilégié : tant par la virulence de la réaction dont elles témoignent alors contre les excès de cette « seconde sophistique » sacrée notamment illustrée par les jésuites quelques décennies plus tôt³, que par l'expansion et l'importance sans précédent simultanément accordée à la réflexion sur l'éloquence de la chaire, à la suite d'un concile de Trente dont ne cesse de résonner l'appel à restaurer l'importance du ministère de

¹ Bernard Beugnot, « La précellence du style moyen (1625-1650) », dans *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1550-1950*, dir. Marc Fumaroli, Paris, PUF, 1999, p. 570-572.

² Voir Marc Fumaroli, « *Otium, convivium, sermo* : la conversation comme "lieu commun" des lettres », dans *Le Loisir lettré à l'âge classique*, dir. P.-J. Salazar et E. Bury, Genève, Droz, 1996, p. 29-52 ; et du même auteur, « De l'âge de l'éloquence à l'âge de la conversation : la conversion de la rhétorique humaniste dans la France du XVII^e siècle », dans *Art de la lettre. Art de la conversation à l'époque classique en France*, dir. B. Bray et C. Strosetzki, Paris, Klincksieck, 1995, p. 25-45.

³ Voir notamment Marc Fumaroli, « Pascal et la tradition rhétorique gallicane », dans *Méthodes chez Pascal*, dir. J. Mesnard, Paris, PUF, 1979, p. 359-372 ; et Laurent Susini, « L'arc-en-ciel et le vide. Des Merveilles de Nature d'Étienne Binet aux Pensées de Pascal : mesure d'un écart », dans *La Croix et la bannière. L'Écrivain catholique en francophonie (XVII^e - XXI^e siècles)*, dir. A. Dierkens, F. Gugelot, F. Preyat et C. Vanderpelen-Diagre, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2007, p. 41-51.

la prédication⁴. Et, pour peu qu'on puisse emprunter en la circonstance les concepts utilisés par Thomas Kuhn pour rendre compte de la structure des révolutions scientifiques⁵, tout, dans les débats sur le style simple internes au champ de la rhétorique sacrée entre les années 1650-1700 semble en effet trahir les symptômes d'une période de « crise » et, par suite, de glissement progressif d'un « paradigme » à l'autre⁶.

Héritée de saint Augustin, dont la *Doctrina christiana* assignait au style simple (*summissa dicere*) la tâche d'enseigner (*docere*) et au grand style (*granditer dicere*) celle de pousser à l'action (*flectere*)⁷, une même spécialisation des *genera dicendi* structure le paradigme de ce qu'on pourrait définir comme la « science » rhétorique « normale » de l'âge classique. Selon Port-Royal, par exemple, le « style simple et sans figure » vaut avant tout pour « enseigne[r] » et donner à connaître, en ce qu'il « ne cont[ient] que les idées de la vérité toute nue » ; mais « la manière noble, élevée et figurée » des Pères vaut, quant à elle, pour « produire dans l'âme [d]es mouvements de respect et d'amour »⁸, en ce qu'elle signifie par nature « outre la chose principale le mouvement et la passion de celui qui parle »⁹. En d'autres termes, l'un vise le seul entendement et l'autre le cœur – ce pourquoi la « manière froide, sèche et sans mouvement »¹⁰ du simple ne semble, par suite, vouée qu'à convaincre, là où l'*animation* des figures paraît en mesure de persuader : opposition topique absente de la *Logique* mais courant de Grenade à Fénelon¹¹ et transcendant de fait la plupart des clivages rhétoriques et

⁴ Voir *Le Saint Concile de Trente œcuménique et général célébré sous Paul III, Jules III et Pie IV souverains pontifes, nouvellement traduit par l'abbé Chanut*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1674, p. 24-33.

⁵ Thomas S. Kuhn, *La Structure des Révolutions Scientifiques*, [1962], Paris, Flammarion, 1972.

⁶ Sur la structure et la dynamique de ce champ tout au long de la période considérée, voir tout particulièrement Aurélien Hupé, « Les enjeux anthropologiques de la querelle de la prédication au XVII^e siècle », dans *L'Éloquence de la chaire à l'âge classique*, t. 1, éd. A. Régent-Susini, supplément au n° 2 de *Revue Bossuet*, 2011, p. 117-129.

⁷ Voir saint Augustin, *Enseigner le christianisme*, IV, XIX, 38, dans *Œuvres*, dir. L. Jerphagnon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, t. 3, p. 134.

⁸ Antoine Arnauld et Pierre Nicole, *La Logique ou l'art de penser*, éd. D. Descotes, Paris, Champion, 2011, I, 14, p. 251.

⁹ *Ibid.*, p. 250.

¹⁰ *Ibid.*, p. 251.

¹¹ Cf. Louis de Grenade, *Rhétorique Ecclésiastique, ou Traité de l'éloquence*, Lyon, Guyot, 1829, t. 2, p. 91-92 : « Il suffit à un dialecticien qui veut prouver une chose dont on doute, de l'*enseigner simplement* [...]. Mais le devoir de l'orateur chrétien n'étant pas seulement de *convaincre* ceux à qui il parle, mais encore de les exciter à faire ce dont il veut non seulement les convaincre, mais les *persuader*, [...] il doit aussi faire en sorte, par la beauté de ses discours et par la variété de son style, qu'ils se plaisent à les entendre, qu'ils en soient touchés, et qu'ils se portent à les pratiquer » ; et Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dans *Œuvres*, éd. J. Le Brun, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, t. 1, p. 32 : le philosophe ne fait que *convaincre*, et [...] l'orateur, outre qu'il convainc, *persuade*. [...] Le métaphysicien vous fera une *démonstration simple* qui ne va qu'à la spéculation. L'orateur y ajoutera tout ce qui peut exciter en vous des sentiments et vous faire aimer la vérité prouvée ; c'est ce qu'on appelle persuasion [...] Ainsi, dans l'éloquence, tout consiste à *ajouter à la preuve solide* les moyens d'intéresser l'auditeur, et d'employer ses passions pour le dessein qu'on se propose » (nous soulignons).

spirituels de la période qu'ils encadrent. Imprégné par une théologie et une anthropologie de la chute, un augustinien comme Nicole ne s'entend pas moins qu'un jésuite comme Rapin pour justifier le nécessaire recours à ces « métaphores », « hyperboles » et autres « figures qui s'écartent d'une façon de parler simple et naturelle » : le premier déplorant certes « la faiblesse » d'une nature humaine « incapable de soutenir la vérité dans sa simplicité et dans sa sévérité »¹², et le second s'accordant à considérer « le style simple » comme « le meilleur pour instruire », mais n'en tenant pas moins qu'« il devient contraire à celui qu'on doit prendre quand on parle en public » et qu'il faut donc « y mêler les ornements de l'éloquence pour donner de la grâce au discours »¹³. Autant dire que, de la Compagnie de Jésus aux cercles de Port-Royal, la réflexion sur les styles se fonde, jusque dans ses accents les plus polémiques, sur l'adhésion à un même paradigme, et sur un consensus en apparence des plus stables autour d'un petit nombre de prémisses réglant le régime « exemplaire », ou « normal », du discours rhétorique contemporain. Au-delà de divergences sensibles et, du reste, bien connues, s'affirment en somme de part et d'autre une même conception de la figure comme ornement nécessaire, et, réciproquement, à la suite de Quintilien, une même conception du style simple comme style non figuré¹⁴, voué à transmettre un enseignement plutôt qu'une émotion.

À cet égard, l'insistance avec laquelle on s'attacha dans le même temps à ébranler puis ruiner la pertinence de dichotomies aussi structurantes donne la mesure de la crise rhétorique traversée simultanément par la seconde moitié du XVII^e siècle. Et le fait est qu'en quelques cinquante ans, les cartes sont entièrement rebattues : l'émergence d'« anomalies » et l'exploration assidue de leurs domaines ont eu raison des définitions de la simplicité qui prévalaient jusqu'alors. De Vincent de Paul à Bernard Lamy ou de Bossuet à Fénelon, elles ont autorisé ce triple redéploiement notionnel que la présente étude se donne pour objet, et qui, à l'orée du XVIII^e siècle, donne désormais à penser la capacité du simple à émouvoir non moins que le grand style ; le caractère problématique de sa vocation supposée à instruire ; et sa faculté à accueillir enfin toutes les ressources du style figuré, sans changer pour autant de nature.

« La simplicité convertit tout le monde »

De cette reconfiguration du style simple, Vincent de Paul s'impose à l'évidence comme un acteur des plus déterminants. François de Sales avant lui s'était fait le promoteur d'une simplicité entendue comme refus de toute sophistication inutile et comme prévention du risque que la lettre

¹² Pierre Nicole, *Introduction à la vraie beauté et son fantôme, et autres textes d'esthétique*, trad. et éd. par B. Guion, Paris, Champion, 1995, p. 75.

¹³ René Rapin, « Réflexions sur l'usage de l'éloquence de la chaire », dans *Réflexions sur l'usage de l'éloquence de ce temps*, Paris, C. Barbin, 1671, p. 96-97.

¹⁴ Quintilien, *Institutio Oratoria*, IX, 1, 13.

puisse faire écran à l'esprit¹⁵. Mais s'il assume cet héritage, Vincent de Paul ne le renouvelle pas moins en profondeur, dépassant la condamnation salésienne des « *quanquam* et longues périodes des pedans »¹⁶ pour réinventer plus radicalement la simplicité comme principe d'enseignement *et donc* d'émotion et d'amour, au rebours de la stricte vocation didactique que lui assignait la *doxa* augustinienne.

La célèbre conférence du 20 août 1655 sur la méthode à suivre dans les prédications revêt en ce sens une importance décisive – et n'est d'ailleurs pas dénuée d'inflexions discrètement provocatrices. Revendiquer par exemple le caractère apostolique d'une prédication faite « dans la simplicité [...] de sorte qu'*un chacun* puisse entendre et en faire son profit »¹⁷ ne manque pas de remettre en cause cette forme de principe qui destinait alors l'usage du style simple à la rudesse du monde rural, et celui de styles plus élevés au public plus instruit et plus exigeant des villes. « Voulez-vous réduire tous les prédicateurs à la simplicité des missionnaires ? », s'indigne encore vingt ans plus tard un des personnages des *Dialogues sur l'éloquence*. « Il en faut pour le peuple, mais les honnêtes gens ont les oreilles plus délicates, et il est nécessaire de s'accommoder à leur goût »¹⁸. À l'habituelle répartition des styles en fonction de leur public, Vincent de Paul oppose cependant l'universalité du simple et sa convenance à tous les auditoires, des plus populaires aux plus éminents :

ne vous persuadez pas, Messieurs, que cette méthode n'est que pour la campagne, pour le menu peuple, les paysans. [...] elle est aussi bien efficace pour les auditeurs plus capables, pour les villes, pour les villes, dans Paris, dans Paris même. [...] Mais disons davantage : la petite méthode est pour la cour, bonne pour la cour. [...] La simplicité convertit tout le monde.¹⁹

Et il n'en va pas que d'un constat ; l'épiphraise sanctionnant la gradation campagne-ville-cour a valeur de mot d'ordre autant que de déclaration d'intention.

L'apparente bonhomie de Vincent de Paul ne saurait à cet égard occulter la radicalité de ses choix rhétoriques ni l'originalité, en son temps, du chemin – la petite *méthode* elle-même – qu'il invite à parcourir. Certes, une telle foi en la toute-puissance de la simplicité n'engage sans doute pas moins de cartésianisme – et le bon sens sollicité par le style simple n'est-il pas la chose du monde la mieux partagée ? –, qu'elle ne participe de cette inversion paradoxale des valeurs proclamée par le christianisme et dont témoignent presque au même moment divers fragments des *Pensées*²⁰. Pour

¹⁵ Voir notamment François de Sales, « Lettre à Monseigneur André Fremyot, 5 oct. 1604 », dans *Œuvres. Édition complète*, Annecy, J. Niérat, 1902, t. XII, p. 321 : « Il faut [...] parler affectionnement et dévotement, simplement et candidement et avec confiance ».

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Vincent de Paul, « Conférence du 20 août 1655 sur la méthode à suivre dans les prédications », dans *Correspondance, Entretiens, Documents*, éd. P. Coste, Paris, Gabalda, 1920, XI, p. 258.

¹⁸ Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dans *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 6. Publié pour la première fois en 1718, ce texte a vraisemblablement été composé entre 1677 et 1681.

¹⁹ Vincent de Paul, « Conférence du 20 août... », *op. cit.*, p. 281.

²⁰ Blaise Pascal, *Pensées, opuscules et lettres*, éd. P. Sellier, Paris, Garnier, 2010, fr. 685 : « Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit : les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et nonobstant toutes ces oppositions, *ces gens simples et sans force*

autant, la rupture marquée par Vincent de Paul n'en est pas moins franche, et ce à au moins deux niveaux. D'abord parce qu'opposant les « grands fruits »²¹ de la petite méthode à l'humble simplicité qui les produit, le fondateur des lazaristes jette les bases des réflexions à venir sur l'*ego sum* et sur le *fiat lux*, sensibilise ainsi à la perception, alors avant-gardiste, de ce sublime chrétien théorisé un peu plus tard par Balzac²² ou Boileau²³, et prépare donc, de loin en loin, le réaménagement rhétorique des trois *genera dicendi* et l'éclatement de la catégorie de simple impliqués par la redécouverte massive du *Peri hypsous*. Ensuite parce qu'assumer la capacité du simple à « converti[r] tout le monde » revient non seulement à émanciper cette catégorie stylistique de sa stricte vocation au *docere*, mais à affirmer de surcroît sa capacité à « éclairer les entendements et émouvoir les volontés » en réconciliant donc *pathos* et *logos* dans une même ascèse rhétorique. Ce dont Vincent de Paul ne manque pas de se justifier :

Nous expérimentons tous les jours que, quand on allègue les puissants motifs que nous avons de faire quelque chose, notre âme s'y attache incontinent, la volonté s'embrace, il n'en faut pas davantage...²⁴

C'est donner à aimer plus que donner à comprendre, et la promotion du simple s'enracine en ce point : s'« [i]l est bien certain que, pour bien convaincre et gagner l'esprit de l'homme, il faut agir dans la simplicité », c'est que « [t]ous ces beaux discours étudiés ne font ordinairement qu'émouvoir la partie inférieure », et que « tous ces mouvements de la partie inférieure ne font rien, si l'entendement n'est convaincu »²⁵. C'est par l'entendement qu'on touche la volonté, et par la supérieure intelligibilité du simple qu'on ouvre à l'amour.

Aux tenants d'une tradition alors dominante enseignant que « le cœur parle au cœur »²⁶, que les vérités divines doivent entrer « du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur »²⁷ et qu'elles requièrent donc l'usage d'un style figuré, Vincent de Paul oppose l'idée d'une connaissance principe d'amour et, partant, d'un style simple ferment de conversion. L'inversion est des plus audacieuses. Cinquante ans plus tard, François Lamy se voit encore reprocher avec quelque agressivité d'avoir appelé « fausse rhétorique *l'art de persuader à force d'ornements, de figures et de mouvements. [...] d'aller à l'esprit par le cœur, et d'aller au cœur par l'imagination* » ; et « au contraire vraie éloquence celle qui [...] ne va au cœur que par l'esprit, et ne songe à remuer celui-là qu'après avoir fait entrer

résistent à toutes ces puissances et se soumettent même ces rois, ces savants, ces sages, et ôtent l'idolâtrie de toute la terre. Et tout cela se fait *par la force qui l'avait prédit.* »

²¹ Vincent de Paul, « Conférence du 20 août... », *op. cit.*, p. 268.

²² Jean-Louis Guez de Balzac, « De l'*ego sum* de Jésus Christ. Discours deuxième », *Socrate chrétien*, éd. J. Jehasse, Paris, Champion, 2008.

²³ Voir notamment Nicolas Boileau, « Réflexion X, ou Réfutation d'une dissertation de M. Le Clerc contre Longin (1710) », dans *Œuvres Complètes*, Paris, Mame, 1810, II, p. 317-340.

²⁴ Vincent de Paul, « Conférence du 20 août... », *op. cit.*, p. 262.

²⁵ *Ibid.*, p. 286.

²⁶ François de Sales, « Lettre à Monseigneur André Frémyot... », *op. cit.*, p. 321.

²⁷ Blaise Pascal, *L'Art de persuader*, § 3, dans *Œuvres complètes*, éd. J. Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, 1967-1994, t. III, p. 413.

la vérité toute pure »²⁸. Dans son cartésianisme, le bénédictin se montrait pourtant moins radical que Vincent de Paul un demi-siècle plus tôt. Car il n'est pas même question, pour ce dernier, de songer à émouvoir le cœur *après* avoir éclairé l'esprit : dès lors que la conviction de l'entendement suffit à l'embrasement de la volonté, le recours à la simplicité dispense de déployer après-coup le grand éventail des figures.

Impliquant avant tout le principe théologique que « la foi suppose la connaissance naturelle »²⁹, la promotion vincentienne de la simplicité relève *in fine* d'un thomisme minimal plutôt que d'un cyranisme tendu vers l'idéal d'une parole inspirée ou que d'un augustinisme défiant envers l'esclavage du signe. Ni primitiviste, ni tentée par l'exaltation de la part spirituelle du langage, elle invite à la considération d'une troisième voie, réinscrivant le simple au croisement du *logos* et du *pathos*, comme à la confluence de l'entendement et de la volonté.

Voiles de la simplicité

Au décloisonnement du simple opéré par Vincent de Paul répond cependant sitôt après la remise en question croissante de son lien au *docere*. Au rebours des intuitions du conférencier des mardis, les « façons de parler basses en apparence » privilégiées par le Christ, le choix même de ses apôtres de « prêch[er] dans un style simple, familier et populaire »³⁰ se font les interprètes de plus en plus insistants de la vocation des prédicateurs à « toucher les cœurs » plutôt qu'à « éclairer [es] esprits »³¹, suivant le cap fixé par Louis de Grenade un siècle plus tôt. Et souvent commenté, le projet paulinien de convertir tout le monde sans recourir aux paroles persuasives de la parole humaine³² se voit de fait traduit par Pascal en termes d'« ordre de la charité, non de l'esprit » – saint Paul voulait, comme Jésus, « échauffer, non instruire »³³ –, ou donné par Fénelon comme le double indice d'une « sagesse humaine confondue et réprouvée » et d'une prétention divine à se fonder, « sans préparation humaine », sur la seule « opération intérieure de la grâce »³⁴. En d'autres termes, que la simplicité concoure naturellement à cette clarté si favorable à la transmission d'un enseignement³⁵ n'implique

²⁸ François Lamy, « Réponse de l'auteur de *La Connaissance de soi-même* », dans F. Lamy, A. Arnould, B. de Sillery et D. Bouhours, *Réflexions sur l'éloquence*, Paris, Joseph Monge, 1712, p. 26-27.

²⁹ Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Ia p., q. 2, art. 2, s. 1, Paris, Cerf, 1996.

³⁰ Vincent de Paul, « Conférence du 20 août... », *op. cit.*, p. 265 et 267.

³¹ Louis de Grenade, *Rhétorique Ecclésiastique*, *op. cit.*, II, 10, p. 185.

³² 1 Co 2,4 (« *non in persuabilibus humanae sapientiae verbis* »).

³³ *Pensées*, S. 329.

³⁴ Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, t. 1, p. 65.

³⁵ Voir notamment Blaise Pascal, *Pensées*, S. 340 : « Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable. »

plus qu'on la comprenne pour autant comme participant exclusivement d'une volonté didactique : second acte de la reconfiguration du simple, dont la réflexion de Bossuet sur l'éloquence de la chaire constitue un des observatoires privilégiés.

Promoteur occasionnel d'une rhétorique de l'exposition d'inspiration cartésienne³⁶, lecteur d'Augustin attaché à servir des idées plutôt que des mots, fidèle des conférences vincentiennes – Bossuet ne manqua pas de raisons pour affirmer toute sa vie les droits de la simplicité. Qu'il s'agisse pourtant de gloser en tout début de carrière le « *Cum infirmor, tunc potens sum* »³⁷ de saint Paul par « mes discours sont forts parce qu'ils sont simples »³⁸, ou d'engager trente ans plus tard les prédicateurs à « [d]ire simplement la chose comme elle est et comme on la sait »³⁹, la constance d'une telle promotion de la simplicité demeure irréductible, chez l'évêque de Meaux, à un seul souci d'intelligibilité du discours.

Célébrant la figure paradoxale de saint Paul, « *imperitus sermone* »⁴⁰ mais apôtre par excellence, Bossuet souligne que « dans toutes choses [saint Paul] est puissant en ce qu'il est faible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours »⁴¹. C'est assez donner cette dernière pour une gêne plutôt que pour un adjuvant, et suggérer ainsi la réalité de son action en la ressaisissant, plutôt que dans la tension vers une divine transparence, dans le clair-obscur de la révélation.

On ne s'étonnera pas, en ce sens, que la réflexion de Bossuet sur la simplicité soit à ce point indissociable d'une théologie du Dieu caché : « La chair [que le Christ] a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple »⁴². Là où Pascal, moins de cinq ans plus tard, entend prouver la divinité de Jésus par son incarnation

dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle que les historiens n'écrivant que les importantes choses des Etats l'ont à peine aperçu⁴³,

le jeune Bossuet de 1657 proclame, suivant la même logique, que ce qui sert la cause du prédicateur est ce qui semble la disqualifier. Le parallèle n'est pas indifférent : du panégyriste de saint Paul à l'apologiste des *Pensées* s'imposent une même attention à rappeler que ce qui montre est souvent ce qui cache et, plus avant, une même dialectique du simple entée sur une même méditation du mystère de la kénose. De l'une et l'autre, Bossuet n'a d'ailleurs qu'à s'appuyer sur le témoignage de saint Paul pour faire valoir la relation :

³⁶ Voir Anne Régent-Susini, « Une autorité en quête d'auteur ? L'(anti-)rhétorique d'exposition chez Bossuet », dans *Littérature et autorité. Exercice, partage, contestation*, dir. E. Bouju, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 47-57.

³⁷ 2 Co 12,10.

³⁸ Bossuet, *Panégyrique de saint Paul*, dans *Œuvres Oratoires*, éd. Lebarq revue et augmentée par Urbain et Levesque, Paris, Desclée de Brouwer, 1911-1926, t. 2, p. 328 (désormais *OOB* 2, p. 328).

³⁹ *Synode de Meaux, mardi 7 octobre 1687*, dans *OOB* 7, p. 673.

⁴⁰ 2 Co 11,6.

⁴¹ *Panégyrique de saint Paul*, dans *OOB* 2, p. 321.

⁴² *Ibid.*, p. 325.

⁴³ *Pensées*, S. 331.

écoutez le grand Paul lui-même, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable : C'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui est cachée, que les princes de ce monde n'ont pas reconnue : *Sapientiam quæ abscondita est.* » Quelle est cette sagesse cachée ? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père ; mais il est une sagesse incarnée, qui, s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. [...] Cette merveilleuse faiblesse qui accompagne la prédication, est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti...⁴⁴

Mais « entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée », encore faut-il tirer toutes les conséquences du « rapport »⁴⁵. Car si « l'infirmité de la chair » est au corps du Dieu fait homme ce que « la simplicité de la lettre » doit être aux paroles qui le prêchent, il convient alors de ne plus tenir celle-ci comme un principe de lumière mais bien, à l'instar de celle-là, comme un « voile » ferment d' « obscurité ». Ce que Bossuet ne recule pas à faire :

en l'Évangile comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre ; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus par l'infirmité de la chair, et en l'Écriture divine par la simplicité de la lettre.⁴⁶

Et telle est bien la révolution conceptuelle accomplie par le futur évêque : manifester que la clarté du simple n'est nullement exclusive de son opacité.

Le paradoxe n'est ici qu'apparent, et la contradiction se résout de fait sitôt admis le principe augustinien de la dépendance de la raison envers le cœur, organe de connaissance, de désir et de volonté⁴⁷. Certes, la clarté du simple le destine au premier chef à l'illumination de la raison ; mais en ce que sa simplicité elle-même déçoit simultanément les attentes d'une volonté sensuelle avide de plaisir, elle n'en bloque pas moins, par ricochet, le jeu de cette raison que sa clarté prétendait éclairer. De la sorte, la clarté dévoile, mais la simplicité offusque ; l'une illumine la raison du cartésien, l'autre éprouve le cœur du chrétien.

C'est ainsi que la simplicité promue par Bossuet fait de sa prédication une redoutable épreuve de la grâce, et qu'elle s'impose elle-même comme une des principales pierres de touche auxquelles frotter les âmes convoquées au jugement :

Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles.⁴⁸

Trois étapes peuvent être distinguées : la simplicité rebute la volonté, la volonté rebutée bloque le bon exercice de la raison, et ce blocage lui-même en vient, ou non, à ébranler le cœur. À l'origine de cette réaction en chaîne, la simplicité agit donc comme un révélateur du partage entre les « superbes » et les « humbles », voire comme une forme d'aiguillon aux sollicitations duquel on ne pourrait se raidir qu'en trahissant par là son absence d'élection. En ce qu'il ne manque pas d'aveugler la raison, le déplaisir dont la simplicité frappe la volonté ne vaut, d'ailleurs, qu'invitation à la perplexité, à la

⁴⁴ *Panegyrique de saint Paul*, dans *OOB 2*, p. 323.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 325.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Voir Dominique Descotes, *L'Argumentation chez Pascal*, Paris, PUF, 1993, p. 26-27 ; et Philippe Sellier, *Pascal et saint Augustin*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 117-139.

⁴⁸ Bossuet, *Panegyrique de saint Paul*, dans *OOB 2*, p. 325.

recherche tâtonnante – autant dire, *in fine*, à cette inquiétude et à cette espérance consubstantielles de la foi. Et telle est en effet le rôle que lui assigne Bossuet dans la dramaturgie de la grâce : si la simplicité peut se donner pour fin d’opacifier un contenu plutôt que de garantir son intelligibilité, c’est bien parce qu’à travers elle, il semble moins importer d’asseoir une position ou de transmettre un savoir que d’initier une quête et d’*inquiéter* un amour – l’un et l’autre, en bonne doctrine chrétienne, s’impliquant par ailleurs, loin de s’exclure : « tu ne me chercherais pas si tu ne m’avais pas trouvé »⁴⁹.

La petite méthode de Vincent de Paul avait bouleversé l’organisation séculaire des *genera dicendi* en faisant du style simple le point de rencontre du *docere* et du *movere*. De manière non moins décisive, le *Panegyrique de saint Paul*, propose quant à lui, de penser la simplicité au rebours de sa vocation didactique et de détourner son action de la raison vers le cœur.

Simplicité du discours figuré

N’y a-t-il cependant quelque difficulté à tenir en Bossuet, emblème du grand style classique⁵⁰, le promoteur d’une simplicité dédaigneuse de tout faste oratoire ? Le fait est que l’éloquence avec laquelle le *Panegyrique de saint Paul* tend à revendiquer la simplicité rhétorique de l’Apôtre ne manque pas de creuser un piquant décalage entre le *dire* et le *dit* de Bossuet. Cette contradiction supposée témoigne pourtant d’un paradoxe plus profond, qui ne saurait être balayé sans inconséquence en postulant celle de l’orateur : et le problème qu’il soulève, de fait, n’a rien de ponctuel ni d’anecdotique. Symptôme de l’interrogation sur la nature du simple dont résonnent la plupart des débats contemporains sur l’éloquence de la chaire, il invite à considérer les avatars de l’ultime reconfiguration de la simplicité accomplie par le second XVII^e siècle français, et l’effort théorique plus précisément déployé par ce dernier pour conférer, fût-ce au prix de diverses querelles et autres malentendus, sa pleine consistance rhétorique à l’apparent oxymore d’un style simple figuré.

De la difficulté du temps à se fonder sur une définition stable du simple – et, plus avant, de la part de cette difficulté dans la crise rhétorique des années 1650-1700 –, les débats insistants sur l’éloquence de saint Paul fournissent un bon exemple⁵¹. C’est que les prédicateurs du temps peinent à s’accorder : l’Apôtre était-il « ce prédicateur sans éloquence et sans agrément »⁵² tel qu’après lui le

⁴⁹ Blaise Pascal, *Pensées*, S. 751. Cf. saint Bernard : « Celui-là seul peut te chercher qui t’a déjà trouvé » (*De l’amour de Dieu*, dans *Patrologie latine*, Migne, 1859, t. 182, col. 887).

⁵⁰ Voir Anne Régent-Susini, « Le grand style dans le Carême du Louvre de Bossuet », *Lecture des sermons de Bossuet*, dir. G. Peureux, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, p. 43-59.

⁵¹ Voir Laurent Susini, « Paradoxes de la représentation de saint Paul prédicateur dans la seconde moitié du XVII^e siècle », dans *Le Temps des beaux Sermons*, Genève, Droz, 2006, p. 103-116.

⁵² Bossuet, *Panegyrique de saint Paul*, dans *OOB 2*, p. 325.

définit Bossuet ; ou, à l'inverse, ce « torrent d'éloquence » donnant à admirer, dans son déferlement, « tout l'art des orateurs profanes surpassé »⁵³, tel que l'évoque Fénelon à la suite d'Augustin⁵⁴ ? Question récurrente, fût-ce en creux⁵⁵, et manifestant, par la seule diversité de ses réponses l'une à l'autre contradictoires, cet embarras général, plus qu'à trancher, à s'entendre, notamment mis en scène dans les *Entretiens sur l'éloquence* de Gabriel Guéret. L'auteur y fait dialoguer trois voix, dont la sienne. Deux d'entre elles rivalisent d'hyperboles pour demander : « de quel art [saint Paul] ne se sert-il pas pour établir ses préceptes, y a-t-il quelque figure qu'il n'ait employée »⁵⁶ ; mais à leur enthousiasme, la troisième oppose froidement que saint Ambroise et saint Jérôme, commentateurs de Paul, et qui connaissaient parfaitement « la nature de l'éloquence », n'avaient de cesse d'exhorter les prédicateurs à « suivre la simplicité de saint Paul » – avant de préciser dans le même élan : « ce sont des choses qui ne s'accordent pas avec celles que vous avez avancées »⁵⁷. Or au-delà du problème posé par saint Paul, c'est précisément ce *désaccord* qui importe, et le fait que l'alternative *simplicité / figure* ne permettant plus de se déterminer sans contradiction en faveur de l'une ou l'autre de ses branches, la perception nouvelle de son caractère aporétique invite à redéfinir les termes du débat. Ce qu'entreprend d'ailleurs Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, sitôt abordée la question de l'éloquence introuvable de saint Paul :

Qu'entendez-vous par simplicité ? Qu'entendez-vous par éloquence ? [...] Voyons donc si l'art et la simplicité apostolique sont incompatibles. Qu'entendez-vous par art ?⁵⁸

C'est assez dire qu'en termes kuhniens, le paradoxe d'un saint Paul à la fois simple et figuré a tout d'une « anomalie », d'un élément inexplicable mettant à mal le paradigme en place, et qu'achoppant sur la définition rhétorique de la simplicité, il agit à ce titre comme un révélateur : révélateur de l'impuissance des instruments de la « science normale » à traiter certains problèmes émergents, et, partant, révélateur d'une période de crise où les mêmes mots ne semblant même plus renvoyer aux mêmes choses, la nécessité de les redéfinir, quitte à changer de paradigme, ne se fait que plus pressante.

À cette situation de blocage en répondent d'ailleurs bien d'autres, valant symptômes d'une même crise – ainsi de cette violente querelle sur la prédication qui agita les années 1694-1695. À l'occasion de la préface qu'il donne à sa traduction des sermons de saint Augustin, Philippe Goibaut

⁵³ Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, t. 1, p. 60-61.

⁵⁴ Augustin, *Enseigner le christianisme*, IV, VII, 12 (*Œuvres*, *op. cit.*, t. 3, p. 117).

⁵⁵ Voir par exemple Martin de Barcos, Abbé de Saint-Cyran, *Correspondance de Martin de Barcos, Abbé de Saint-Cyran, avec les abbesses de Port-Royal et les principaux personnages du groupe janséniste*, éd. L. Goldmann, Paris, PUF, 1956, p. 290-291 ; Louis Bourdaloue, *Œuvres Complètes*, Paris, Gauthier Frères et Cie, 1834, t. 12, p. 487-500 ; Olivier Desbords des Doires, *De la meilleure manière de prêcher*, Paris, Jean Boudot, 1700, p. 213.

⁵⁶ Gabriel Guéret, *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau*, Paris, J. Guignard, 1666, p. 20.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 22-23.

⁵⁸ *Dialogues sur l'éloquence*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, t. 1, p. 62.

Du Bois se risque à faire valoir la nécessité de « tenir les prédicateurs dans la simplicité de l'Évangile »⁵⁹. Mais la profonde maladresse et les outrances mêmes de son argumentation lui attirent, dès l'année suivante, les foudres d'Antoine Arnauld :

Vous parlez de telle sorte de l'éloquence que vous appelez humaine, qu'il semble que vous la vouliez bannir de la chaire, et ne laisser aux prédicateurs que la simple exposition de la vérité sans y mêler aucun art humain.⁶⁰

La charge est virulente et, cependant, jamais Goibaut n'avait contesté qu'on ne puisse « convertir, ni toucher, sans remuer l'homme tout entier », ni que cela ne puisse se « faire sans user de tours et de figures », et que ce soit d'ailleurs « la manière de l'Écriture »⁶¹ et des saints. Aussi tout le malentendu vient-il de ce qu'Arnauld ne pouvait lire dans ce genre de précisions qu'autant de concessions incohérentes, ni concevoir qu'on pût désormais célébrer sans contradiction « la manière [figurée] de l'Écriture » et « la simplicité de l'Évangile ». Et depuis quelques années, pourtant, les lignes rhétoriques n'avaient cessé de bouger : très insensiblement, voire à l'insu d'Arnauld lui-même, certes, mais bien assez néanmoins pour permettre à quelques autres de penser les éventuelles disjonctions du simple et du naturel, de la figure et de l'artifice, et pour autoriser, par exemple, le Fénelon des *Dialogues sur l'éloquence* à écrire en pleine conscience de la concession : « quoique simple et familier, [Jésus-Christ] est sublime et figuré en bien des endroits »⁶².

Que la simplicité en vînt à ne plus se concevoir comme le strict envers de la figure et qu'il n'y eût donc plus d'aberration rhétorique à envisager l'émergence d'un style simple figuré, c'est ce qu'Arnauld à la veille de sa mort n'était pas en mesure d'admettre. Dix à vingt ans plus tôt, cependant, maintes propositions émergentes étaient déjà en passe de renverser les bases du paradigme ancien. Au rebours des catégorisations héritées de Quintilien et de saint Augustin, Lamy, Bretteville et du Jarry considèrent que c'est, non pas l'art, mais « la chaleur dont on est animé pour la défense de la vérité qui [...] produit les figures »⁶³, s'étonnent dès lors « qu'il n'y ait rien dans l'éloquence dont on se serve si mal que des figures, puisqu'il n'y a rien de si aisé et de si naturel »⁶⁴, et définissent désormais le style simple « comme une toile capable de recevoir toutes les couleurs et toutes les figures »⁶⁵. L'extrait suivant de Bretteville est, à ce titre, exemplaire de la révolution conceptuelle à l'œuvre :

⁵⁹ Philippe Goibaut Du Bois, *Avertissement...*, dans Antoine Arnauld, *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs* (1695) et Philippe Goibaut Du Bois, *Avertissement en tête de sa traduction des sermons de Saint Augustin* (1694), éd. T. M. Carr, Genève, Droz, 1992, p. 97.

⁶⁰ Antoine Arnauld, *Réflexions...*, *op.cit.*, p. 126.

⁶¹ Philippe Goibaut Du Bois, *Avertissement...*, *op. cit.*, p. 97.

⁶² *Dialogues sur l'éloquence*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, t. 1, p. 68.

⁶³ Bernard Lamy, *La Rhétorique ou L'Art de Parler*, [1675], Paris, André Pralard, 1688, p. 149.

⁶⁴ Étienne Dubois (abbé de Bretteville), *L'Éloquence de la chaire et du barreau selon les préceptes de la rhétorique sacrée et profane*, Paris, Denys Thierry, 1689, p. 204.

⁶⁵ Du Jarry (Laurent Juillard), *Le ministère évangélique, ou Réflexions sur l'Éloquence de la Chaire et la parole de Dieu annoncée avec l'autorité de la Mission, ou Rhétorique sacrée pour conduire les Orateurs Chrétiens au sublime degré de la perfection* (1689), Paris, André Knapen, 1726, p. 206. On souligne l'emploi en syllepse de *figures*, visant simultanément les champs pictural et rhétorique.

J'ai souvent pris plaisir à entendre des paysans s'entretenir avec des figures de discours si différentes, si vives, si éloignées du vulgaire, que j'avais honte d'avoir si longtemps étudié l'éloquence, voyant en eux une certaine rhétorique de nature beaucoup plus persuasive et plus éloquente que toutes nos rhétoriques artificielles. / Tout le secret de la véritable éloquence consiste à suivre la nature et à démêler tous ses différents mouvements selon les matières sur quoi l'on s'explique : et l'on trouvera dans ces mouvements naturels toutes ces figures diverses et tous ces tours différents de s'exprimer qu'on attribue ordinairement à l'art, et qui ne doivent néanmoins couler que de la nature, comme de leur véritable source.⁶⁶

Mais s'étonnera-t-on qu'il trouve en réalité ses prémices, voire ses conditions de possibilité, un siècle en amont, dans tel passage de Louis de Grenade au sujet des prophètes ?

ces hommes tout divins, sans le secours de l'art, ont parlé néanmoins avec une très ingénieuse adresse, c'est-à-dire très éloquentement et comme étant poussés et animés, non par l'esprit de la rhétorique, mais par l'esprit de Dieu même qui les avait rendus ses organes et ses interprètes. [...] Jérémie [...] est animé d'une si grande force d'éloquence, si plein de grands mouvements, de métaphores ingénieuses, de toutes sortes de tours nobles et d'expressions figurées, si vif et si véhément dans tous ses discours, et si adroit à y prendre à toute heure tant de diverses expressions et tant de différents visages, que Péricles même, dont il est dit que ses discours étaient des éclairs et des foudres dans les assemblées, ne peut lui être comparé en aucune manière.⁶⁷

Entre Grenade et Bretteville, le prophète et le paysan, l'éloquence du cœur inspiré et celle de la nature, la convergence ne laisse pas d'être frappante. Quelque interprétation historique, voire théologique, qu'on puisse lui donner, elle suggère en tout cas la part déterminante de la réflexion sur l'éloquence de la chaire dans la crise rhétorique globale traversée par le second XVII^e siècle et, plus précisément, son rôle de premier plan dans l'émergence et la diffusion progressives de la notion de « figure naturelle », irréductible à toute dimension ornementale comme à toute *tekhne*, et désormais non exclusive d'une simplicité proprement émouvante.

Le thomisme diffus de Vincent de Paul l'enjoignait à voir en la simplicité du discours un possible biais émotionnel, en ce que la lumière jetée sur la raison semblait vouée à échauffer le cœur. Avec la notion de figure naturelle, et par suite, de simplicité figurée, s'impose plus radicalement la faculté du simple à se faire source, non plus médiate, mais immédiate d'émotion. Comme le souligne François Lamy, le prédicateur

n'a besoin ni d'étude, ni d'art, ni d'efforts pour manifester sa flamme. Elle paraît à travers l'air le plus simple. Toutes ses paroles portent le caractère de la source d'où elles partent. Malgré leur simplicité, elles lancent leur coup, et ont leur effet dans le cœur des auditeurs, parce que le cœur entend naturellement le langage du cœur.⁶⁸

Or cette promotion d'une simplicité embrasée sur fond de disjonction de l'« art » et du *pathos*, parachève la ruine de l'antique tripartition des *genera dicendi* et du paradigme rhétorique dont elles assuraient le socle. Le simple était initialement compris comme un relai du *docere* excluant toute figure et par suite, toute chaleur ; à l'issue de diverses reconfigurations, il apparaît à la fin du XVII^e siècle ouvert aux figures, principe d'émotions et moins dévolu qu'il ne pourrait sembler à la claire transmission d'un enseignement.

⁶⁶ Étienne Dubois (abbé de Bretteville), *L'Éloquence de la chaire et du barreau...*, *op. cit.*, p. 205.

⁶⁷ Louis de Grenade, *Rhétorique Ecclésiastique*, *op. cit.*, t. 1, p. 8.

⁶⁸ François Lamy, *La Rhétorique de Collège trahie par son apologiste dans son Traité de la véritable Éloquence, contre celui de la Connaissance de soi-même*, Paris, Denys Mariette, 1704, p. 87.

C'est ainsi qu'en quelque cinquante ans, la catégorie s'est assez transmuée pour autoriser, de paradoxes en redéploiements, la transition vers le nouveau paradigme de cette rhétorique des passions appelée à triompher au XVIII^e siècle, et dont la première édition de *La Rhétorique, ou l'art de parler* de Bernard Lamy marqua en 1675 une étape exemplaire. Quelque redistribution des cartes et des codes qu'ait pu impliquer la précellence du style moyen dans les années 1625-1650, le simple apparaît en ce sens comme la catégorie clé du siècle – ouvrant à la compréhension du passage d'un modèle rhétorique à un autre et à celle des diverses crises ayant émaillé la montée en puissance d'un paradigme qui informe, aujourd'hui encore, l'essentiel de notre pensée de l'éloquence.

Laurent SUSINI
Université Paris-Sorbonne
STIH, EA 4509